

Le
PAPILLON,

Feuille des salons et de l'entr'acte.

LITTÉRATURE, ARTS, POÉSIE, NOUVELLES, THÉÂTRES, MODES, ANNONCES.

DES PROCLAMATIONS DE NAPOLEON

ET DES LITTÉRATEURS DE L'EMPIRE.

Jeune homme, Napoléon prend le Piémont, l'Italie : gagne Arcole, Rivole, Montenotte ; à vingt-huit ans il a déjà plus de batailles sur la tête que d'années ; il empêtre sous le bonnet républicain l'aigle d'Autriche à Léoben , et s'écrie : « L'oiseau est en cage ! » Eh bien ! jour par jour , heure par heure , M. Arnault , qui avait trois ans de plus que Napoléon , faisait représenter sur le théâtre de la Loi une tragédie intitulée *Oscar* , et poursuivait avec activité la mise en scène de son opéra de *Phrosine et Méri-dor*. Napoléon accélère le cours de ses triomphes , sème l'Italie de républiques , envoie par brassées des drapeaux

autrichiens au Directoire , et en si grande quantité qu'on aurait pu cacher dessous toutes les taches de sang de la république. — M. Arnault rapporte de Venise une tragédie classique, calme, visqueuse, intitulée: *les Vénitiens*. On croit même que ce fut quelques jours après les *Pâques vénitiennes*, horrible boucherie si énergiquement réprimée par Napoléon, que M. Arnault eut l'idée de ses charmantes fables. Napoléon signe le traité de *Campo-Formio*, va présider le congrès de Rastadt: M. Arnault est nommé membre de l'Institut. Napoléon, en rêvant sur les falaises de la Normandie et de la Bretagne, un soir, au coucher du soleil, songe à la campagne d'Égypte: M. Arnault songe de son côté, à enrichir un recueil intitulé: *Veillées des Muses*. A Toulon, Napoléon arme une flotte; il pousse de son haleine puissante treize vaisseaux de ligne, quatorze frégates, sur les plages de l'Égypte; il parle de Zama et de Carthage à ses soldats: eh bien! c'est dans ce temps où la jeune Europe et la vieille Afrique vont se prendre corps à corps, elle la jeune, blanche, elle la vieille, mulâtresse, que M. Baour-Lormian et le poète Écouchad Lebrunse décochent des épigrammes imitées de Martial. Napoléon prend l'Égypte. Avant de descendre sur la terre » d'Alexandre, il dit à ses braves compagnons: « Les » peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans: » ne les contredites pas. Agissez avec eux comme vous » avez agi avec les juifs, avec les Italiens. » Admirable tolérance! Admirable indulgence, qui contrastent singulièrement avec le fanatisme irréligieux des romans que publiait M. Pigault-Lebrun, ces turpitudes oubliées qui faisaient déjà rougir les philosophes. Il ajoute dans cette même proclamation: » Dans tous les pays, celui qui viole » est un monstre. » Et M. Parny, l'érotique, ce Dorat en chemise, alors que Napoléon recommandait la pudeur envers des esclaves et des vaincus, faisait violer dans un livre infâme la Sainte Vierge par Apollon! — Nous connaissons notre époque impériale, poursuivons! — Alexan-

drie est à nous, le Caire est à nous, à nous toute l'Égypte : que croyez-vous que fasse M. Parceval de Grandmaison, qui suivit Napoléon en Égypte avec le grade de poète ? Croyez-vous que, les cheveux épars, les lèvres tremblantes, il gravisse les Pyramides, qu'il renvoie de chaque assise de granit, un hymne au soleil, un hymne au Nil ; qu'il retrouve dans sa jeune poitrine des harmonies nouvelles sous la statue de Memnon ? Détrompez-vous. M. Parceval de Grandmaison traduit Le Tasse au bord du Nil ; et devant l'Égypte conquise il chante en vers de l'Institut *la Jérusalem délivrée* !!

Au retour d'Égypte, Napoléon est nommé premier consul : qu'avez-vous fait, demande-t-il en souriant aux jeunes hommes de sa génération ; depuis que nous ne nous sommes vus ? Les sujets ne vous ont pas manqué, grâce à mon épée. Où est l'œuvre qui réponde à mon œuvre ? Où sont vos Pyramides conquises, Messieurs ? Et Fiévée dépose aux pieds du vainqueur des Mamelouks, *la Dot de Suzette* ; M. Laya, son drame de *Falkland* ; M. Legouvé, sa tragédie d'*Éléocle et Polynice*. Faites des révolutions et gagnez des batailles pour ces messieurs ! Et puis étonnez-vous que Napoléon n'aimât et n'admirât que des caporaux ! et que voulez-vous qu'il admirât ?... Vous ?

Et quand Napoléon eut compris avec douleur que sa peine était perdue, qu'il avait pu faire des généraux avec des fils d'aubergiste, mais pas un homme de lettres capable d'écrire vingt lignes d'imagination ou de goût, il essaya de poser pour eux sous une autre face. Il se fit législateur. Il dicte le Code, rétablit les tribunaux, fonde des marchés, des halles, prend des montagnes et les jette dans des marais, pour sécher les marais et avoir des grandes routes ; et ces prodiges de génie inspirent, savez-vous quoi ? A M. Delille, professeur de rhétorique : *l'Homme des champs*, à M. Esmenard, le poème didactique de la *Navigation* : grands poèmes, où la carotte est supérieurement décrite, et où la mer est appelée *le liquide élé-*

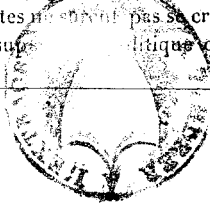
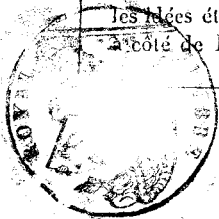
ment, le télescope, un tube ingénieux. Enfin, la seule merveille littéraire que l'époque consulaire puisse opposer à la merveille du *Code Napoléon*, c'est le *Cours de Littérature* de M. de La Harpe.

Devenu empereur, Napoléon espère qu'il a quelque droit à l'inspiration des poètes ; qu'après les avoir couverts d'or il en obtiendra en retour quelques feuilles de laurier. Pour mieux secouer leur léthargie, il crée dix-huit maréchaux ; fonde la Légion d'Honneur, réorganise l'École Polytechnique. Sublime gratitude des littérateurs de l'empire ! on voit paraître à l'époque du couronnement de l'empereur : *les Lettes à Émilie*, par M. Demoustiers, *Amasis*, par M. Baour-Lormian, *la Jeunesse d'Henri V*, une des soixante-quatre pièces si bien charpentées de M. Alexandre Duval, et les *Contes à ma fille*, de M. Bouilly.

C'est peut-être une reine, une impératrice qui manque à leur lyre si lente à s'enflammer. En voici une et belle, et grande, et fille des Césars. Il y a plus ; Napoléon trouve une nouvelle idée, une idée à faire éclater le monde : le Blocus continental. De cette reine, de cette impératrice, et de cette idée savez-vous ce que la littérature en extrait d'inattendu, de sublime ? *Commentaires sur les fables Lafontaine*, par M. Roger. 1809 a produit ces trois grandes choses : le mariage de l'empereur, la déclaration du Blocus, les commentaires de M. Roger.

Arrêtons-nous ici, et résignons-nous à convenir, par la déduction des faits, que Napoléon fut le seul littérateur de son époque ; ce que nous démontrerons bientôt dans un travail spécial sur ses proclamations, commentaire que nous essaierons de ne pas rendre trop indigne de ce journal. Oui, on y verra que Napoléon fut le seul poète, le seul prosateur, le seul écrivain, le seul penseur, le seul homme de génie et de goût de son temps (1).

(1) Ceci n'est rigoureusement vrai que pour les hommes dont les idées étroites ne peuvent pas se créer une supériorité littéraire, à côté de la supériorité politique qui dominait. Après cet aveu,



Que les littérateurs de l'empire se taisent donc. Les sépulcres pour être blanchis n'en sont pas moins des sépulcres. Que les littérateurs de l'empire dotés par l'empire, dotés par la restauration, gorgés de places aujourd'hui, assis partout, à l'Académie, à la chambre des pairs, à la cour, nous barrent à nous, jeunes hommes, le chemin de la fortune et des honneurs, c'est bien ! mais que tous ces morts nous demandent du respect, de l'admiration, quelque chose de moins que le mépris, néant pour néant !

LÉON GOZLAN.

CORRESPONDANCE.

Au rédacteur du *Papillon*,

Paris, 20 septembre 1834.

Monsieur et ami,

Tout ce que j'ai laissé à Lyon de bienveillances et d'amitiés m'honore par des souvenirs si obligeans et des critiques si élogieuses, qu'il me peine de n'être pas toujours de leur avis. Mais si une erreur, sur un sujet de pure curiosité, est chose indifférente de soi, il n'en saurait être de même d'une question qui juge l'avenir de l'humanité ; et, bien que, dans les *salons* que je ne connais pas, et dans l'*entr'acte* pendant lequel j'ai eu quelquefois le bonheur de causer avec l'un de vous, on ne s'occupe pas toujours, dit-on, de choses si hautes et si générales, j'ose espérer qu'il me sera permis de confier ma justification à votre *Papillon*, au risque de fatiguer un peu son joli corsage et d'éparpiller la brillante poussière de ses ailes.

On nous accuse d'avoir émis une opinion trop sévère sur la valeur du mariage, et sur la moralité de la maîtresse. Nous avons

il est inutile de nommer M. de Chateaubriant, M^{me} de Staël, et de leur demander pardon, ainsi qu'à tant d'autres beaux génies illustrés sous l'empire par d'admirables découvertes et des travaux scientifiques sans nombre, de ne pouvoir les séparer de cette époque.

dit que le mariage doit être indissoluble, et que la femme qui s'abandonne fait œuvre d'égoïsme.

Les rapports sexuels n'ont été créés que dans le but de la conservation de l'espèce. C'est la seule raison de leur existence, c'est leur seule valeur sociale.

L'institution qui donne de la régularité et de la fixité à ces relations est le mariage. Le mariage n'est donc pas créé pour l'individu, mais pour l'espèce, comme les besoins auxquels il apporte satisfaction n'ont pas été mis en nous, en vue d'un plaisir qui flatte notre personnalité, mais pour la recherche d'un moyen qui continue l'espèce humaine.

Dans cette question, comme dans toutes les questions d'économie qu'on peut agiter, on n'a pas à consulter les appétences de l'intérêt individuel. Il s'agit seulement de reconnaître ce que conseille l'intérêt social, il s'agit de conserver l'espèce, et de ne la pas scandaliser.

La question ainsi posée, nous ne pensons pas que la solution soit douteuse pour personne. Les besoins de conservation et de bon exemple commandent l'indissolubilité.

En présence de ce même principe, qu'est-ce que la maîtresse ? qu'est-ce que le séducteur ? Deux êtres égoïstes qui ne conservent pas et qui scandalisent.

Qu'on y fasse attention : toutes les voluptés condamnées par le monde et celles qu'il tolère, sont surtout blâmables à ce titre qu'elles dévient de la grande voie de conservation. Quelques-unes de ces infâmies compromettent encore l'hygiène individuelle : mais ce n'est qu'une considération de second ordre.

Nous dirons à nos adversaires : voulez-vous l'ordre ou voulez-vous l'anarchie ? Voulez-vous l'égoïsme ou le dévouement ? Voulez-vous l'immobilité ou le progrès ? Etes-vous Grecs ? Etes-vous Romains, ou êtes-vous Français ? Voyons : après tout, et sans phrase, qu'est-ce que le divorce ? C'est la négation, timide, si l'on veut, mais enfin c'est la négation du mariage. Or le mariage, c'est la base de la société, et sans lui nous ne serions encore que des sauvages. Et, pour nous appuyer de notre système moral, il est bien évident que le mariage lors de son institution, a été une œuvre de dévouement de la part des chefs de famille qui l'ont accueilli, et qu'aujourd'hui encore c'est un acte vertueux et désintéressé pour la plupart d'entr'eux. Car les ouvriers forment l'immense majorité de la nation, et ils n'épousent pas une dot, et avant de se marier ils n'ont pas de maîtresse. Le chef de famille pouvait se suffire à lui-même, il pouvait continuer ses amours vagabondes auxquelles est venu l'enlever un révélateur, il s'est dévoué à la conservation d'une femme et des enfans qu'il en aurait. Pour nous le dévouement est la chose sociale par excellence, et c'est pourquoi nous sommes pour le mariage et pour son indissolubilité. Quel beau spectacle, ô mon Dieu ! nous présentent les essais successifs de la civilisation qui vient de toi ! Le dévouement préside à la formation de la plus petite association

possible, de la société élémentaire et primitive de la famille, pour aller à travers la cité et la nation constituer l'humanité, — l'humanité, création de dévouement, opérant à son plus haut degré de fécondité, dans son émotion la plus intense et la plus vaste.

Nous comprenons que ceux qui admettent l'intérêt individuel comme le principe et la fin de leur morale, soient partisans du divorce : car il caresse les sales passions sensuelles. Mais ou ces moralistes sont des ignorans qu'il faut envoyer à l'école, ou des vicieux qu'une bonne société tiendrait sous les verroux. Quant à ceux qui, comme nos estimables adversaires, partent de la doctrine du dévouement pour aboutir au divorce, ils ont fait fausse route, ils se sont fourvoyés dans une inconséquence : ils nous reviendront. Chose étrange ! ce sont les têtes les plus intelligentes pour la grande idée de sociabilité, ce sont les cœurs les plus aimans et les plus disposés à traduire cette idée en sentiment, à en faire une délicieuse réalité. Et quel est le premier mot que prononcent les apôtres de l'association ? — C'est désassociation ; divorce ne veut pas dire autre chose. « Associons l'univers, faisons une sainte alliance des peuples : et, pour ce, commençons par séparer le mari de la femme, et le père des enfans. » Est-ce que la Pologne est plus liée à la France, que l'enfant au sein qui l'a allaité, l'homme à la femme qui l'a rendu père et qui lui a donné sa jeunesse ? Unissons le monde, messieurs ; mais ne séparons pas la famille.

Et la femme, pour Dieu, qu'en voulez-vous faire ? Vous allez lui ôter tout ce qui fait son charme et son mérite : la chose hideuse, en effet, qu'une femme vivant devant deux hommes, devant quatre hommes, qui ont eu les mêmes droits sur elle, et à qui ses vêtemens ne sauraient rien cacher ! Les poètes payens entouraient de sept voiles le lit de l'épouse, et vous, chrétiens, vous lui ravissez le dernier tissu qui la protège ! Ah ! le vice n'a-t-il pas assez de proies officielles ? et la boue des carrefours n'est-elle pas remuée le soir par assez de pieds ?

Et puis la femme vieillit avant nous : si vous avez obéi en esclave à vos vils penchans, vous renverrez chez le marchand un meuble qui n'est plus de service, et vous en demanderez un plus fort et plus beau. Je ne fais point de métaphore : dans l'opinion que je combats, la femme n'est qu'une chose qu'on use et qu'on rejette. C'est que le dévouement est un sentiment nécessaire : c'est qu'il en faut absolument à un homme de quarante ans pour être fidèle à une femme de quarante ans ; c'est que sans cette fidélité il n'y a plus de société, et le monde devient un mauvais lien ; c'est que la vie n'est qu'une guerre contre nos honteuses passions, que termine un dernier combat qu'on appelle agonie.

M. F. Durand, dont je louerais le style plein de noblesse et de dignité, s'il n'avait fait cet honneur au mien, mais dont je dois au moins relever la polémique remarquable par un ton de gravité et de hautes convenances, M. Durand fait observer avec habileté qu'il y a des institutions transitoires dans le christianisme, que le mariage comme nous l'entendons est de ce nombre. — C'est une

erreur : car le christianisme établit l'égalité de la femme, que le divorce fait disparaître, et, comme c'est une religion sociale, il veille à la conservation de l'espèce que ce privilège pour un sexe compromet.

Quant aux femmes qui se vendent pour de l'or, pour un nom, pour une position à elles ! Elles sont descendues un peu plus bas que les pauvres affamées qui se vendent pour du pain. Mais ces femmes je ne les connais pas, ni ne les veux connaître : ce ne sont pas des femmes du peuple, que nous importe donc ?

Voyez d'ailleurs, il y a des exceptions sans doute, mais elles sont rares. Qui demande le divorce ? les riches et les égoïstes. A qui est-il utile ? aux riches et aux égoïstes. Qui peut l'acheter ? les riches et les égoïstes. Les pauvres ne peuvent l'acheter, il coûte trop cher ; il demande une dépense de temps et d'argent à laquelle ils ne peuvent suffire. Puis ils n'en ont pas besoin, ils savent aimer, et ne sont pas les vils esclaves des sens. Or, on ne fait pas une loi pour la minorité, mais pour la majorité.

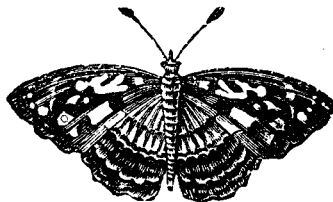
On me reproche l'esprit de paradoxe. — Grand faiseur de paradoxes en effet que celui qui défend une institution qui n'a pour elle que dix-huit siècles, le code civil et plus de la moitié de l'Europe ! On accusait Diderot d'être paradoxal, parce qu'il ne voulait pas du mariage chrétien : et moi qui en veux, je suis aussi un homme étrange. Je suis bien plus bizarre encore, Messieurs, je crois à Dieu, à l'âme immortelle, à la vertu et au peuple.

Je m'estime heureux de pouvoir sympathiser avec les opinions exprimées par l'auteur de l'article *Les femmes*, inséré dans le n° 20 du *Papillon*. Ce n'est pas la première fois que nous nous trouvons en communauté de sentimens avec ce courageux citoyen, avec cet écrivain si loyal et si désintéressé. Il a daigné manifester publiquement son adhésion à nos idées religieuses. C'est un devoir pour nous de saisir cette occasion de reconnaître ce service. Puissent les *purs* quitter leur erreur et écouter avec confiance sa voix plus connue !

Agréé, Monsieur, mes vives amitiés.

Eugène DUFAYELLE.

Voir le Supplément.



Le
PAPILLON,

Feuille des salons et de l'entr'acte.

LITTÉRATURE, ARTS, POÉSIE, NOUVELLES, THÉÂTRES, MODES, ANNONCES.

SUPPLÉMENT.

Le Choléra-morbus, les Monati de Milan, la Mort
noire,

POÈMES PAR J. L. BOUCHARLAT.

C'est une singulière époque que la nôtre ! Après avoir usé nos forces à détruire les vieux préjugés, les folles craintes et les faux principes qui nous obstruaient la voie de la raison, nous nous sommes endormis au lieu de nous mettre en route. Aux grands évènements qui se succèdent

avec rapidité et qui eussent autrefois attiré notre attention et agité notre esprit, c'est à peine, aujourd'hui, si nous ouvrons les yeux pour les voir passer. De sorte que, si quelques hommes restés vigilans ne prenaient soin de les enrégistrer, ils passeraient inaperçus. Les journalistes ont beau crier : A l'égoïsme ! à l'indifférence ! Les poètes : Anathème ! et faire vibrer de toutes leurs forces les cordes de leurs lyres, les sons de leurs voix et de leurs instrumens glissent sur nos âmes comme la pluie sur la feuille sèche. Et voilà pourquoi les uns trop ardens, désespérant de se faire entendre, se donnent la mort ; et les autres, plus calmes, plus patients, plus modestes, élaborent leurs œuvres dans le silence et la solitude, les mettent au jour dans la solitude et le silence des académies d'où nous sommes obligés de les exhumer si nous voulons les connaître.

Du nombre de ces derniers est M. Boucharlat.

Vous vous rappelez encore ce temps où le choléra prenant son vol de S. Pétersbourg, se reposa sur Londres pour venir s'abattre sur Paris ? Eh bien ! c'est en ce temps de malheurs que l'auteur a placé le héros de son poème.

Il ne l'a point pris sur le fait et saisi à la gorge, son choléra, comme M. Joseph Bard, mais il l'a laissé passer avec le chevalier, poète de la Côte-d'Or ; puis, à son loisir, il est allé le chercher dans l'Inde, son pays natal, et en trois étapes, il nous l'a ramené dans Paris, où il nous le montre dans toute sa hideur. — C'est vous dire que c'est une œuvre de conscience que ce poème ainsi que ceux des *Monati de Milan* et de la *Mort noire*.

Si le poète ne nous remue et ne nous transporte point l'âme par des vers énergiques et brûlans, il nous instruit du moins avec une poésie pleine de science topographique et d'érudition. Sa versification souvent élégante et facile est peut-être revêtue d'un coloris trop uniforme. C'est un ruisseau sans détours, sans la moindre cascade, la moindre pierre qui fasse rider son eau, et qui coule sans murmure

entre ses deux rives en lignes droites. Le miroir de son eau n'est pas, non plus, toujours sans taches, mais il ne nous appartient point à nous de les montrer, à nous qui sommes peu partisans d'une école que les académies assistent à son lit de mort et pour le salut de laquelle le *Constitutionnel* nous fait craindre chaque matin.

J. C.

CONCERTS DE MM. ARTOT ET E. LHUILLIER.

Depuis Nourrit qui nous a laissé tant de souvenirs, nous n'avons eu que deux ou trois représentations lyriques, échappées à la secourable amitié des artistes pour leurs camarades malheureux; et voici tantôt trois mois que Nourrit nous a quitté, et nos chanteurs sur lesquels reposaient, cet hiver, nos espérances de plaisir nous ont quittés aussi pour la plupart. Avec eux ont disparu pour long-temps et ROBERT et LESTOCQ, et le FILS DU PRINCE, et une infinité d'autres œuvres nouvelles, qu'on applaudit à Paris et qu'on applaudit déjà peut-être en province.

C'est vraiment pitié que depuis deux mois il soit impossible d'entendre de la musique à Lyon. Le dilettanti, l'étranger qui veut prendre une idée de la manière dont on chante chez nous; qui a besoin peut-être de renouveler connaissance avec nos chefs-d'œuvre lyriques; il faut qu'il se contente, le malheureux! des flon flon du vaudeville et des fioritures de Mesd. telles et telles... Quelle triste opinion il emportera de nous, l'étranger!.... Aussi devons-nous dire merci aux artistes qui veulent bien par leurs talens apporter quelque compensation à la pénible crise musicale que nous éprouvons dans ce moment.

Salut à MM. Artôt et E. Lhuillier! Deux fois ces Messieurs ont donné concert et deux fois la coquette salle du Nord s'est remplie de tout ce qu'il y a à Lyon de femmes élégantes, de jeunes gens fashionables, et de vrais amateurs; la chaleur étouffante a bien un peu fait murmurer contre la petitesse du local; malgré tout, M. Artôt a pu se convaincre, par les nombreux applaudissemens de son auditoire, qu'il avait réalisé le vœu que formait le vieux Socrate à propos de sa petite maison.

Quand à vingt ans on joue du violon comme M. Artôt, et qu'on

peut, comme lui, par la seule vertu de son archet enchanté, disposer à son gré des sentiments de toute une assemblée, on a, ce me semble, une magnifique carrière à parcourir. En effet, il est difficile de prévoir où pourra s'arrêter le talent de M. Artôt, si le travail vient au secours de l'âme et du génie.

Ame et génie, M. Artôt possède tout cela ; l'amour, la haine, la jalousie, la colère, toutes les passions, il les exprime d'une manière admirable. Son chant est large et correct, sa qualité de son a quelque chose d'incisif et commande le silence et l'attention ; quand il veut, l'artiste sait lui donner une douceur et un charme infini ; la main qui conduit l'archet possède une sûreté étonnante soit qu'elle chante d'une manière grave et solennelle, soit qu'elle parcourt toute l'étendue du violon en notes brillantes, vives et détachées. Il faut également rendre justice aux compositions du jeune violoniste, son air varié en *la majeur* surtout est une œuvre charmante et d'une extrême difficulté. M. Artôt l'exécute avec une verve particulière et d'une manière tout-à-fait originale. Disons cependant un défaut de cet habile artiste. Quand après un chant suave, une variation bien exécutée, arrive un trait qui exige plus de vivacité, il l'attaque bien dans le véritable mouvement, mais bientôt son ardeur l'emporte. Impatient de saisir la difficulté, son ame, je voulais dire son archet, se presse, son œil qui s'anime et sa figure qui prend une singulière expression, prouvent que pour l'artiste ces notes pressées, ces arpèges précipités, ces accords nombreux sont nets, sont précis ; son oreille les saisit bien, purs et corrects ; mais le public?.... Il lui semble à ce bon public que le trait est manqué. Gardez, M. Artôt, votre bouillante exécution, mais que le travail la rende pure et correcte pour l'auditeur comme elle l'est pour vous.

Somme toute, M. Artôt est un grand talent, et j'avouerai tout bas et à ma honte sans-doute, qu'il m'a plus ému que le grand professeur Baillot.

Quand à M. Edmond Lhuillier, il est difficile de savoir de quelle manière on doit le juger : sera-ce comme compositeur ? comme chanteur, ou comme faiseur de charges?... Comme compositeur, M. Lhuillier a un mérite incontestable ; sa délicieuse romance du *Sommeil de l'enfant* en fait foi. Comme chanteur il a dit avec infiniment d'esprit et de verve une ou deux de ses chansonnettes. Comme faiseur de charges, je conseillerai à M. Lhuillier de s'en te-

nir à la plaisante et délicieuse moue de la *jeune fille de 12 ans*, et aux touchans adieux du *Conscrit*; quand aux charges de l'anglais qui fait de si *jolies petites songes*; de M^{me} Pochet qui fait à son mari un thé si efficace; de M^{me} Gibou dont la *fille pair de France setrouve saus s'en douter avoir la queue en trompette*; je crois qu'il faudrait les laisser faire à Odry, à Vernet et à Henri Monnier, qui seuls en ont le secret et qui les ont inventées. Elles sont tout au moins déplacées dans un concert; quoiqu'il en soit cependant on a ri.

Il y aurait injustice à ne pas féliciter M. Georges Hainl. Deux fois il s'est fait entendre avec un succès qui n'est pas nouveau pour lui, mais qui doit l'encourager à faire mieux encore. M. Georges est aussi un de ces artistes de génie qui ont un brillant avenir, et dont on ne peut dire le point où ils s'arrêteront dans la carrière.

M^{mes} Vadé-Bibre et Derancourt ont dans les deux soirées puissamment contribué aux plaisirs de l'assemblée; M^{me} Vadé-Bibre fait chaque jour de nouveaux progrès, et je ne doute pas que ce ne soit bientôt un talent excessivement remarquable. Heureux si nous pouvons la conserver!...

A. M.



A MON AMI V. DE L.

Je veux en cet instant essayer de vous dire
En des vers sans apprêts, les pensers que m'inspire
Votre front pâle et blanc,
Votre regard empreint de vague poésie,
Gardant un don du ciel ineffable ambroisie,
La candeur d'un enfant.

La candeur d'un enfant qu'en vous seul j'ai trouvée
Que vierge encor, mon ame avait toujours rêvée,
Pour l'ami de mon cœur;
Fleur don t'aurais voulu couronner une femme,
Pour que sous ses baisers s'épanouît mon ame
Que ronge la douleur.

Dans ce pays lointain, où nul bruit de patrie
N'arrive jusqu'à nous, où mon ame flétrie

Pleurait ceux qu'elle aimait,
Où mon cœur s'épandait en longs soupirs, en plainte,
Vous m'êtes apparu comme une image sainte
De ceux qu'il regrettait ;

Comme une étoile au ciel à travers la tempête,
Comme un toit quand l'orage éclate sur la tête
Du pauvre pèlerin ;
Comme un ange égaré sur le seuil de la terre ;
Comme un morceau de pain qu'on donne à la prière
D'un enfant orphelin.

Car vous êtes poète, et votre ame attendrie
Se berçant mollement aux flots de rêverie
Qui nous viennent des cieux,
Vibre en secrets accords à toutes vos pensées,
Rend les pleurs et la joie en notes cadencées,
En sons harmonieux.

Toulouse, Juillet 1834.

ERNEST FALCONNET.

GYMNASE.

UNE DAME DE L'EMPIRE, COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE, PAR MM. ANCELOT
ET PAULIN.

Si LE PAPILLON a dérogé à ses habitudes en laissant plusieurs jours s'écouler avant de rendre compte du dernier bénéfice, c'est que LE PAPILLON n'avait pas, ce soir-là, de représentant au Gymnase ; circonstance fort indifférente sans doute au public, mais que notre feuille se plaît à enregistrer comme une preuve nouvelle de sa bonne foi littéraire qui ne lui permet jamais de faire du feuilleton avec le feuilleton d'autrui. Aujourd'hui encore, pour le même motif, nous ne parlerons que de l'une des deux pièces nouvelle, UNE DAME DE L'EMPIRE, remettant au prochain n°, s'il plaît à l'affiche, l'analyse du PÈRE ET PARRAIN.

Et d'abord, le titre de l'ouvrage de MM. Ancelet et Paulin nous semble une injure gratuite à l'époque que ces Messieurs ont voulu peindre. Pour quelques vivandières mal-apprises, métamorphosées en duchesses par la grâce du sabre de combien de femmes remarquables le monde élégant de l'empire ne fut-il pas doté ? Est-ce à dire que toutes les grandes dames de cette glorieuse époque aient porté la hotte aux marchés des Innocens, ou vendu le trois-six sur

les champs de bataille ? Il en fut une, deux peut-être, dont la subite et haute fortune éveilla tous les serpents de l'envie. Quelques histoires burlesques, recueillies par la médisance et colportées par la calomnie circulèrent, il est vrai, parmi le peuple des salons. Le peuple des salons s'en amusa ; mais, comme il n'était pas un ridicule de la femme qui ne fut racheté le lendemain par une victoire du mari, et que, dès lors, la médisance n'y trouvait plus son compte, on cessa de s'occuper de l'une pour n'avoir pas à s'occuper de l'autre. Aussi avions-nous cru bonnement que tout était dit à cet égard, lorsque MM. Auclot et Paulin se sont avisés de nous donner UNE DAME DE L'EMPIRE. Pauvre empire, ainsi bafoué en 1834 !!! Voici, au reste, de quelle manière ils ont assaisonné leur plaisanterie.

Nous sommes au faubourg St-Germain, chez la marquise de Vallombreuse, véritable marquise, plus ridicule cent fois que toutes les baronnes et duchesses de nouvelle fabrique. L'action se passe en 1805. La marquise, veuve et vieille à prétentions, a accueilli chez elle Gustave de Saverny, fils d'émigré, lequel, las de la terre d'exil, vient réclamer les biens confisqués de son père et sa part des joies de l'empire. Sa protectrice est fort bien en cour ; car, ainsi qu'elle le dit, sur l'air de *Partie et revanche* :

A ce soldat parvenu de la gloire,

En attendant mieux, nous offrons

Un dévouement, un amour provisoire ;

Pour accepter ses bienfaits, nous avons

D'augustes approbations.

A ce parti, comptant sur notre zèle,

La cour de France a su nous engager.

M^{me} Vallombreuse aidera donc Gustave, mais à une condition qu'elle n'ose avouer, malgré la bonne opinion qu'elle a de ses charmes. Gustave, sans respect pour l'hospitalité, s'éprend d'une jeune fille attachée au service de la marquise. La jeune fille est expulsée et, dans sa détresse, elle trouve un asile auprès de *Magdeleine Gorju*, femme d'un général en faveur. M^{me} la générale, invitée à un bal que donne la marquise, vient faire étalage de son luxe de fraîche date et de ses vingt-six ans, dont l'éclat n'a point souffert du soleil de la halle où elle exploita long-temps le commerce des *quatre saisons*. Vous dire tout ce que Magdeleine commet d'impertinences contre le beau langage, ce serait vous donner une nouvelle édition du dictionnaire des halles et j'y renonce. Telle quelle, pourtant, elle agréa à Gustave qu'elle trouve fort joliment *embouché*, et de là quelques-unes de ces scènes platement graveleuses auxquelles se plaît le génie dramatique de l'auteur de *l'Homme du monde*. Cependant Gustave apprend que Louise a quitté l'hôtel de la marquise ; c'est Louise seule qu'il aime, il lui faut Louise et il la réclame hautement. La marquise s'indigne d'abord, mais *la Gorju* lui crie, à tue-tête, qu'elle est vieille et laide, qu'il y aurait folie à elle de songer à épouser un

jeune homme, et cette pauvre marquise, se rendant enfin à l'évidence, après avoir consulté son miroir, consent à résilier ses droits sur Gustave. Gustave épouse la femme de chambre expulsée, — qu'il pourra toutefois conduire à l'hôtel sans déroger; car Louise est de noble famille : sa misère seule l'a réduite à la domesticité. Madame la générale, qui reçoit à l'instant le titre de duchesse et cent mille francs de *son homme*, garde le titre et donne la somme au jeune couple; après cela, dites du mal des dames de l'empire; il est vrai que ce pauvre général a été sur le point... mais il n'en a rien été; il faut deux actes à M. Ancelot pour conduire les choses à fin.

Tel est, à-peu-près, le canevas de cette pièce où l'esprit n'abonde pas, mais où abondent, en revanche, des couplets aussi remarquables que l'échantillon, cité plus haut. Le reproche le plus sérieux encouru par les auteurs, porte, selon nous, sur cet amour ridicule de Gustave pour la générale; rien ne justifie cette pauvreté qui nuit, d'ailleurs, considérablement à l'intérêt de l'ouvrage. Un journal de notre ville, après avoir parlé de ce vaudeville qu'il qualifie d'*amphibie*, a prétendu que M^{me} Herliska dépassait les bornes du naturel dans le personnage de Magdeleine Gorju. Peut-être les auteurs ont-ils outré le caractère de la générale, mais un pareil reproche ne peut être adressé à l'actrice qui a rendu son rôle tel qu'il est écrit, en l'assaisonnant toutefois de son jeu toujours si gracieux et si fin. M^{me} Legaigneur ne possède ni les manières ni le ton *Faubourg St-Germain*, aussi n'était-elle point à sa place. Quant au jeune Cachardy, il a eu deux ou trois bonnes scènes, dans lesquelles il a montré quelque chaleur; mais il manque d'aplomb et chante toujours sur un ton lamentable. Cécicourt a fort égayé le public dans le rôle de Ducroc, administrateur de la chancellerie.

CARL.

On lit dans un journal de notre ville dont la rédaction est entièrement renouvelée.

« Le jardin Turc est le premier établissement public de Paris, qui soit venu au secours des victimes de l'inondation de St.-Etienne. Nous connaissons quelqu'un qui ne sera pas le dernier à Lyon, si la direction des théâtres lui est confiée. »

— « M. Belfort, directeur des théâtres du Dauphiné, est dans nos murs; nous avons tout lieu de croire qu'il se met sur les rangs pour la direction des nôtres. »

— « On désire marier une demoiselle de vingt-cinq ans, d'un physique agréable, ayant reçu une bonne éducation, jouissant de 2,000 francs de rentes dont le capital peut se réaliser à volonté et un joli trousseau, avec un homme de bureau de 36 à 50 ans. La demoiselle est un peu contrefaite d'une châte qu'elle a faite dans sa jeunesse. »